

POINT D'ENTRÉE

« *Dieu est au-dessus des loa* »

Je n'ai pas pu m'en empêcher, pardon, pardon !

I

Le ciel, au dessus de Lampedusa, s'était ouvert sur une apparition : la grosse boule bleue laiteuse, qui nous avait accompagnés pendant notre chute, surplombait maintenant la Méditerranée sur un fond d'étoiles étrangères, centrée dans un grand écriin circulaire sur les bords duquel se reflétait toute la galaxie. C'était, énorme au dessus de l'île, une vision démesurément grossie, transportée à travers le plus cauchemardesquement gigantesque télescope qui se pût concevoir : l'immatérielle longue-vue du Baron Samedi, qui nous lorgnait, nous apportant à domicile la planète des stèles avec sa lagune, et, plantée dans cette boule comme une écharde, la Plume, qui nous visait.

Plus, comme des piliers encadrant l'ouverture, dressés au-dessus de l'horizon jusqu'à sortir de l'ombre qui lentement recouvrait la mer, quatre amoncellements de nuées, au sein desquels scintillaient des éclairs. Mirages en pile d'assiettes : c'était, là encore, signe que les terres du Baron étaient proches.

Les quatre géants nous encerclaient. Ils grandissaient, ils bourgeonnaient, lointains cataclysmes. Pour l'instant, ils reposaient sur l'horizon, mais s'il leur prenait l'envie de converger sur Lampedusa, qu'en resterait-il ?

Dans la foule, à force de croître, la crainte finit par prendre une dimension, fatalement, religieuse. Beaucoup de gens se jetèrent au sol. Même Hassan cita un fragment de sourate ; Arturo se gratta la tête et Primo dit : « nom de Dieu ! »

C'était colossal, tout à fait dans le goût du Baron, qui souvent affectionne le démesuré. « Alors, ce plan ? demandai-je

— Si ça dégénère, répondit Karine, des journalistes vont rappliquer.

— Et comment nous rendras-tu visibles à des journalistes occupés à filmer ce qui se passe dans le ciel ? Les clandestins, ça n'intéresse personne !

— Il faudra faire une chose complètement scandaleuse ! Surréaliste !

— Ça me plaît, déclara Primo. Nous sommes les Crabes, après tout !

— Dans les cercles du Baron, qu'avons-nous appris ? »

Toutes ces expéditions à Saipan, chez Phalaris ou dans le pays Picte ; toutes nos immersions dans le monde entier et sous toutes sortes de régimes, nous avaient dressés à ne croire en rien d'autre qu'en nous, à ne voir qu'en nous tous – le groupe des huit – le seul centre stable, l'unique base fiable de réalité sur laquelle s'appuyer.

« Peu importent les situations dans lesquelles nous sommes plongés, ce qui fait notre force, c'est l'unité de notre escouade ! » affirma Karine. « Aujourd'hui nous ne sommes plus que six, mais notre bande, même amputés, est encore là, disponible malgré tout, en soutien à nos défaillances individuelles, pour nous rappeler que le monde, quel qu'il soit, tourne d'abord autour de nous. C'est ce qu'il a toujours fait sous la Plume, et c'est ce qu'il va faire pour de vrai, ici et maintenant ! »

Karine haranguant sa meute, me montrait assez que j'avais fini d'être le chef – encore ne l'avais-je été que pour de bien faibles moments. Aux heures où les destins s'ébranlent, les vrais meneurs se montrent. Qu'avait-elle en vue ?

« Qui sommes-nous, et où sommes-nous ? » demanda-t-elle, imitant le Baron, qui adorait nous poser des questions effroyables.

Qui étions-nous, et où étions-nous ?

Une certaine désinvolture transparaisait dans nos comportements, car il nous était devenu presque impossible de croire à quoi que ce fût : bonne chose, qui faisait que nous paniquions rarement, et que jamais nous ne désespérions. Mais, en contrepartie, nous n'étions pas souvent en situation de nous sentir vraiment connectés au monde, tout à fait concernés par ses coups de théâtre.

En outre, où que nous fussions, nous étions d'abord des étrangers. Parfaitement clandestins, illégaux jusqu'à l'os, puisque revenus d'entre les morts dans un univers qui ne nous avait même pas vu naître.

Cependant, il semblait que cette Terre fût l'ultime de nos destinations, l'endroit de notre repos, notre nouvelle maison pour le restant de nos jours.

Mais alors, quel déracinement ! À contempler tous les événements que nous avons vécus, et dont je n'ai raconté qu'une infime partie, il m'arrivait d'être, et c'est peu de le dire, mélancolique. Il m'arrivait aussi de regretter, d'envier la bienheureuse ignorance de ceux qui, étant nés quelque part, y vivent comme des plantes en pot, construisant leur avenir dans l'insouciance de tous les possibles qui guettent. Tandis que nous étions des errants que les vents transportent, et que nous avons plongés nos regards dans les gouffres.

Le vétéran des légions romaines, après quarante années de service à sillonner l'Empire et à se battre contre n'importe quoi, après encore quatre à six années de veille en tant que réserviste, satellite du camp nomade qui l'avait vu vivre, partait un jour à l'autre bout du monde, sur ordre là encore, pour aller cultiver un lopin dans une colonie. C'était alors, sur cette terre étrangère, qu'il fondait enfin son foyer ; c'était là qu'il élevait des enfants ; c'était là qu'il mourrait. Il s'inventait sa propre patrie, peu à peu, comme ça au fin bout de sa vie, tandis que l'endroit de sa naissance avait disparu dans les limbes, par-delà des années de fureur.

Que dire des hommes et des femmes que nous côtoyions ici, dans le camp de Lampedusa ? Une humanité misérable, dépotée, crevarde, les racines à l'air, avec, pour une bonne partie de ces gens, chevillé à l'âme, le désir de se replanter, ou d'exister enfin. Comme le vétéran romain, la volonté de se construire une nouvelle patrie, avec un toit sous lequel on puisse croître... Ce qu'on appelle la patrie d'adoption... Une toute petite chose, minuscule ! Trois grammes d'encre sur un bout de papier. Une patrie qui, en attendant qu'elle vous ouvre les bras, est sacrément imaginaire.

Ces gens traînaient une espèce de rêve ou d'histoire d'amour, sur fond de déchirures anciennes, dont les cicatrices, jamais totalement résorbées, coloreraient ensuite leurs comportements d'anachronismes, de rites cocasses ou irritants, de réactions décalées, de pensées bizarres dont la descendance, mieux adaptée au nouveau milieu, commencerait à avoir honte, inéluctablement. Nous sommes vraiment seuls, avec juste nos petits projets de bonheur.

Jamais, depuis mon départ pour les cercles du Baron, je ne m'étais senti autant chez moi qu'au milieu de toute cette foule entassée en vrac comme dans un dépôt de plage, algues et épaves mélangées que le ressac empile jour après jour dans un coin de crique. Le centre d'expulsion de Lampedusa était l'image du monde des humains, que brassent, impitoyables, les multinationales et un climat caractériel.

« Qui sommes-nous ? répéta Karine, qui n'aime pas qu'on digresse.
— Nous sommes les six sages, répondis-je. Arrachés à notre ancien monde, nous avons écouté le Portier, sur la chaussée, nous affirmer que nous n'étions plus pressés par aucun enjeu. Après quoi, fort logiquement, on nous a demandé de sauver toute une planète. Voilà bien l'inconséquence des dieux : on vous dit une chose, puis on vous en ordonne une autre, qui démentit la

première. D'où notre intérêt d'être des vieux sages, de très vieux sages revenus de tout ! Nous ne paniquerons pas !

— J'étais une mambo, déclara Cécile. Ma parole est un outil pour façonner. Et la vôtre aussi, maintenant, façonne... Ceci pourrait nous être utile.

— Si tu pouvais préciser cette pensée, demanda Primo

— Chez nous, on utilise les mots pour faire advenir les choses... Car les mots ne sont pas descriptifs, ils sont impératifs ! *Que la lumière soit*, et la lumière est.

— Tu veux commander aux événements ?

— Qu'est-ce que tu crois ? Symboles, et non pas signes, les mots sont là pour nous permettre de manipuler le réel. Tandis que vous, les Blancs, vous l'interprétez. Petits joueurs ! Vous êtes en retard ! » Karine vint en appui :

« Regardez les vieilles monnaies africaines, les cauris en forme de bouche. On en a déjà parlé, vous vous rappelez ? Que nous disent-elles, Lucas ?

— Celui qui peut parler existe, avais-tu dit...

— Oui ! L'argent confère de la puissance...

— Or, poursuivis-je, la puissance donne la parole.

— Et la parole fait la loi, conclut Cécile.

— Je demande à voir, déclara Primo. Parle, Cécile. Parle, et change-moi !

— Facile ! Je vais faire de toi un zombi. Tu es prêt ?

— N'importe quoi.

— Primo. Je t'aime. Je veux passer ma vie avec toi. »

Il en resta stupéfié, mon gros malin. Immobile, les bras le long du corps, incrédule, se repassant en boucle les dernières paroles de la mambo. Dans ses yeux hésitait une aurore ; y croire, ou pas ? « Alors, convaincu ?

— Aoh... ouah !

— Élocution de zombi. C'est typique. Tu veux essayer, Karine ?

— Pourquoi pas ! » Elle me regarda. Tout content, je me préparai. Elle sourit.

« Baron Samedi, premier des Guédés, convoque ces nuées qui grondent là-bas, et concentre leur rage sur ce qui nous enferme !

— Euh, Karine, chuchota Cécile, le Baron, c'est un logiciel... Et puis, il n'est pas aux ordres.

— Bien sûr que si que je suis aux ordres ! Enfin... »

Karine poussa un hurlement, le Baron était apparu presque sur ses pieds.

« Alors, vraiment, on ne peut pas faire un pas sans m'invoquer ?

— Mais vous n'êtes pas un lwa ! s'exclama Cécile, en pleine crise métaphysique.

— Oui et non. Je suis lwa, et je ne le suis pas. Par exemple, je suis plus poli que mon personnage vaudou ! Cependant, oui, je m'occupe des mourants ; je les conduits aux vertes prairies, ou bien dans mes cercles. Ça va, ça vient ; souvent, Maxime est rempli de monde... Allez, je vais vous fabriquer un piège à média ! »

Il gesticula, pivota pour s'orienter, éclata de rire, et nous dit : « Regardez ! » Sur l'horizon, les colonnes se mirent à grandir, poussant de lourds bourgeons. Les éclairs dont elles s'illuminaient grondèrent, montèrent en puissance, jusqu'à nous secouer les poitrines malgré la distance. Puis ces grandes masses commencèrent à tourner sur elles-mêmes, et à rouler vers nous.

Ceci ne passa pas inaperçu. Pendant les vingt minutes suivantes, ce fut le chaos. Les gardiens couraient, les gens pleuraient ou priaient, les chiens hurlaient avec les sirènes, des téléphones sonnaient dans les bureaux déserts, et nous marchions, Hassan, Primo, Arturo et moi, quatre cornichons au milieu de tout ce bazar, suivant les deux filles qui s'étaient mises en mouvement, en direction des clôtures. Le Baron fermait la marche, tenant son chapeau à deux mains, comique dans son habit de soirée qui claquait au vent.

Karine se planta devant les portails, et attendit, très sûre de son fait. « La tempête arrive »... Elle ajouta : « Baron, sans gros spectacle, rien ne se ferait... — C'est une évidence. On ne vous ouvrira jamais poliment. »

Les quatre colonnes de nuages maintenant se précipitaient vers nous, hurlantes, précédées par une cavalerie d'écume qui dressa des légions de monstres filiformes loin au-dessus des flots. Il nous sembla que l'île entière était assiégée par une armée de polypes spectraux qui tordaient leurs

membres par-dessus les collines. Courbant leurs filaments, ils cueillaient ici un fourré, là une toiture. Alors les sommets des nuées s'élargirent, et se rejoignirent. Le ciel se ferma. Vitruve disparut derrière un couvercle d'acier. La nuit tomba en plein après-midi.

« Est-ce naturel, cette façon de procéder ? voulut savoir Arturo

— Oui, répondit le Baron. Voici que se fabrique pour vous une espèce de guéridon qui protégera l'île. Je n'oublie pas les portails, ma petite Cécile, mais pour le moment, ce sont les nuages qui priment. Ils vous attireront un visiteur inattendu, dont la hotte sera remplie de surprises...

— Quelles surprises ? Hassan n'était pas rassuré.

— Une escouade d'ouvre-boîtes.

— Vous opérez des miracles avec des ustensiles ?

— Jamais de la vie ! Depuis que le temps existe, ce qui va venir était prévu ! »

Je saisis mal : « Êtes-vous en train de suggérer que tout ce qui se passe maintenant devait arriver nécessairement ?

— Il y a *un* point de vue, répondit le Baron, et c'est celui de l'Humanité au milieu de la Nature. Moi, voyez-vous, je fais partie de la Nature ; je m'incline devant les règles de causalité, j'agis au sein d'un déterminisme total. Mais vous, l'Humanité, vous tentez toujours d'élever vos propres lois, de leur creuser une poche de souveraineté au sein du monde, afin d'écarter la Nature

déterminante le plus loin possible de vos petits corps. Pourquoi pas ? Vous sont donnés l'à-propos, l'inspiration, une espèce de sens de la répartie qui dénote, chez l'Humain, une capacité à jouer des éléments qui lui sont imposés. Donc, si quelqu'un, ici, doit un jour opérer des miracles, ce sera vous, pas moi.

— Pourtant, elle est bien spectaculaire, cette météo. Je suis sûr d'avoir vu ces colonnes quelque part auprès de votre Plume.

— Ce que vous avez vu au large de la Plume, c'était un nœud de votre avenir. Vous avez eu vision de ces nuages ; maintenant ils viennent. Aujourd'hui, quelque chose va vous propulser.

— Et donc, repris-je, il était dit que Karine vous invoquerait... Bien qu'elle soit une Humaine, c'est à dire non naturelle. Elle est un peu pourrie, votre théorie, ne croyez-vous pas ?

— Mais enfin... Êtes-vous en train de flotter, là ? Bien sûr que non ! Vous respectez la gravitation ! Karine agit, comme vous, comme tout le monde ici, au sein d'un champ de déterminisme sans lequel, d'ailleurs, personne n'existerait ; mais elle a, tout comme vous et les autres Humains, une liberté de se fabriquer des outils qui, à terme, ou de temps à autre, permettent de s'extraire de ce champ et de créer de la surprise. Et ça, c'est grand ! Alors qui êtes-vous, et qu'êtes-vous capables de créer ? »

Nous sommes les étrangers, et nous allons créer de la surprise. Nous sommes aussi ceux qui comprenons le mieux ce monde. Nous sommes des éléments perturbateurs. Souvent, là où nous sommes passés et où nous avons interagi, les destins ont déraillé : Phalaris a mal fini ; Ulysse a eu du remords, sentiment qu'il ne connaissait pas jusqu'alors ; des jeunes sauvages ont cru voir, en Niko et en Évika, des immortels, et ont commencé à envisager l'existence d'autre chose derrière les évidences, premier pas vers la découverte de la religion universelle, puis de la vacuité des complications, et du caractère tout relatif des grands ordres qu'on croit découvrir en chemin.

Nous sommes ceux qui bousculent... Dans tout groupe humanoïde un tantinet primitif, apparaissent, dit-on, quatre classes : il y a d'abord les dominants, qui donnent les ordres ; il y a ensuite les sorciers, les guérisseurs, avec leurs conseils et leurs visions ; puis viennent les chasseurs, les guerriers, qui produisent de la sécurité ; et enfin voici les bouffons, dont le rôle est de poser les questions qui grattent, d'énerver les chefs et de faire dévier la troupe. Dans un monde un peu plus complexe, il y a aussi des philosophes, des agriculteurs, des ingénieurs, qui ne veulent rentrer dans aucune des quatre classes. Mais on trouve toujours, un peu à part, un peu malmenés, nos amis les bouffons. Les artistes. « Nous sommes des artistes » répondit Primo, qui réfléchit vite. « Notre travail sera d'être des artistes ». Et non pas des putschistes, des princes ou des ministres.

Par le jeu, par l'art, par la politique, et, en tout cas pour Primo, par le rire du satiriste, nous chercherions à faire dévier le monde humain de sa trajectoire. Il nous faudrait créer des mouvements, faire l'opinion, parler, se faire visibles !

Ici, à cet instant du récit, il convient de vous dévoiler ce que nous avons rapporté des terres du Baron... Ce n'est pas de l'or, ce n'est pas une babiole, c'est une parole ; plus exactement une formule qui illustre une simple attitude, intégrée désormais à notre façon de vivre, qui est la *franchise*. La franchise, après toutes ces existences passées à essayer les caprices de la déraison, la franchise est ce qui nous a rapidement paru être la posture la plus efficace pour aborder les complications et les dénouer à notre avantage.

Tous, vous connaissez cet adage de la vie moderne : *take the money and run*. Prends l'oseille et tire-toi ; joli conseil qui est assis sur cette autre antienne : *nous avons tous un emprunt à rembourser*. Autrement dit, fais taire ta conscience, prend le fric, et dégage ; c'est quoi ces sermons ?

Eh bien nous aussi nous avons notre formule. Évidemment, dire la vérité n'est jamais facile, et souvent dangereux. Ça met les gens dans des états de nerfs peu contrôlables, ils vous hurlent dessus, vous menacent de procès pour calomnie ou diffamation, ne veulent pas vous croire et commencent à glapir au blasphème. Gare à vous ! cependant, la graine a été semée, et c'est le principal. D'où notre conseil : *tell the truth, and run !*

II

La table du Baron. Ses quatre pieds se rapprochaient, dans un mouvement spiralé, tournant à la fois sur eux-mêmes comme font les tornades, et autour d'un axe général qui était Lampedusa. La force de Coriolis, associée à une puissante dépression opportunément centrée sur l'île, ébranlant les masses d'air du Sahara, avait généré ce vaste tourbillon, lent en apparence car de proportions gigantesques : un phénoménal Sirocco, qui s'était levé sur la Libye et la Tunisie.

Il aspirait tout ce qui n'était pas solidement ancré : les poussières, les poils de chat, les sacs en plastique. Et comme la masse d'air au-dessus du désert était particulièrement chaude pour la saison, l'impressionnante quantité d'énergie dont se gavait ce Sirocco lui attira, chez les météorologues, un qualificatif ronflant et bien carré, qui incita les journalistes à parler de « tempête du siècle » à son propos, malgré la traditionnelle tendance qu'ont ces fameuses tempêtes dites « du siècle » à se détrôner les unes les autres de plus en plus rapidement à mesure que l'on avance, justement, dans le siècle. Mais celle-ci était si grosse, si barbare, si ébouriffante qu'on pardonna bien vite cette exagération : car ce Sirocco emportait avec lui, pour la première fois dans toute l'histoire de la météorologie, des mers de graviers. Je n'exagère pas ! On aurait dit des milliards d'insectes qui décollaient du Sahara.

Qui n'a jamais volé sous un nuage de cailloux ne sait pas ce qu'avoir peur veut dire. Car on a peur de tout, dans ce cas-là : que le nuage ralentisse et qu'il crève, ou qu'il descende et que l'avion monte, aspiré par on ne sait quelle ascendance diabolique. Deux heures après que la table du Baron se fût installée au-dessus de Lampedusa, les moyens-courriers qui revenaient en France ou en Espagne avec leurs chargements de touristes, furent obligés de se dérouter assez violemment, qui sur les Balkans, qui sur l'Adriatique, tandis qu'une petite douzaine d'aéronefs se posaient en catastrophe sur les aéroports disponibles à moins de vingt minutes : Malte d'abord ; puis, quand Malte fut fermée, Lampedusa, Lamezia Terme en Calabre, et Palerme en Sicile.

« Lorsque dès l'aurore, il chut des petits pains, et des averses de froment, au crépuscule, j'examinai l'aspect du temps : il était effrayant à voir ! » Sur Lampedusa, les quatre colonnes de vapeur se rapprochaient encore, avec l'évidente intention de se battre ; ce qui tournoyait au-dessus de leurs tubes était en train de se transformer en une espèce de parapluie électrifié, d'un anthracite luisant, dont les longues déchirures en forme de griffes laissaient entrevoir, plus haut dans le ciel, les nuages de graviers qui passaient.

« Une tempête d'une ampleur martienne ! rugit le Baron. Cent fois plus d'énergie, là-dedans, que dans n'importe quel cyclone ! Vous vous rendez compte ? Mais, grâce à notre petit bouclier gris, ce qui s'abattra à la surface de cette mer sera, ici, dévié vers le large pour sa plus grande partie. Voilà une des raisons qui font que vous êtes là exactement ! »

III

Dans l'Airbus d'Alexandrie qui se posa, ou plutôt qui se laissa tomber sur la piste de Lampedusa, où sévissait un vent de travers comme on n'en voit que dans les simulations, il y avait, tout verdâtre, un ministre français de l'économie, entouré de quelques députés de la majorité, bien nacrés eux aussi, ainsi qu'une vingtaine de journalistes fort blancs ; la couleur dépendait ici essentiellement de la nature du repas de midi : oriental et faramineux chez les politiques, banal, succinct, tristement international pour la piétaille.

Ces gens venaient de passer la dernière demi-heure à se faire bousculer dans un avion volant bas, loin au-dessous de nuages d'un orange cendré, dont on disait qu'il transportaient des cailloux en sus des habituels grains de sable.

De temps en temps, quelques-uns de ces vilains monstres avaient lâché de leur chargement. Le bruit sec des impacts sur la carlingue avait secoué les nerfs des passagers comme de l'équipage, chacun redoutant la destruction d'un réacteur : une seule pierre eût suffi...

L'avion venait juste d'écraser ses roues sur le tarmac lorsqu'une avalanche creva le fameux parapluie du Baron, et déversa quelques tonnes de ballast sur l'aéroport et ses environs. Le pare-brise de l'Airbus n'y résista pas. Un nuage de poussière et de sable s'engouffra dans le cockpit, fila par la porte qu'on venait malencontreusement d'ouvrir, souleva les rideaux comme on fait avec les jupes, et partit colorer les humains de la classe économique en rouge-latérite.

Il y eut encore d'autres attaques sur le chemin entre l'avion et les bâtiments ; l'assistant d'un député y perdit sa mallette, qui s'en alla tournoyer au pays des choucas, suivie par une casquette, deux paires de lunettes et huit téléphones. On vit aussi passer une écharpe, et puis, moins drôle, ce fut un cactus qui fonça sur la troupe des politiques et distribua sauvagement quelques douzaines de piqûres avant de s'enfuir en bondissant comme un diable.

Aussi, lorsque, après toutes ces aventures, le ministre, qu'on avait mis à refroidir dans l'espace VIP de l'aérogare, se fit harceler par huit-cents petits singes, il explosa, boum, de saturation, de rage, de lassitude, d'incompréhension existentielle ; il pleura, il hurla, il s'aspergea de café

bouillant, il lança le reste du pot sur les bestioles, les traita même de socialistes et tomba dans les pommes sous les caméras de la presse qui, bien entendu, n'en perdit pas une miette. On put admirer bientôt cet édifiant spectacle un peu partout sur Internet. La fin du monde s'asseyait sur l'aéroport de Lampedusa, et harcelait un politicien français.

IV

Pendant ce temps, les vents effroyables couchaient les humains contre le sol ; les toits, les pierres, les buissons s'envolaient. Sous la table noire des nuages, vaste caverne livrée aux djinns, l'ombre était pleine de projectiles. Au loin, la mer d'ardoise se jetait dans une espèce de brouillard jaune, tantôt glorieux et tantôt sale, parfois traversé de rayons comme on en trouve dans les tempêtes des peintres classiques, et troué, vers l'ouest, d'une lueur cuivrée qui était le soleil. Venu de Guinée, en route pour Lattaquié en Syrie, un cargo, moteurs noyés, ou peut-être ensablés, s'était échoué vingt minutes plus tôt sur les roches de la Cala Francese, à l'endroit exact où nous-mêmes étions apparus. Quelques containers étaient passés par-dessus bord. Certains, sous le choc, s'étaient ouverts, déversant leur contenu ; six étaient remplis de singes destinés à de sales expériences. Deux-mille bestioles, après s'être

extraites de leurs cages éventrées, s'étaient lancées, trempées et colériques, à l'assaut de l'île. En chemin, certaines d'entre elles avaient trouvé une aérogare, une grande salle, un ministre.

Le combat contre les singes, un mélange de cercopithèques verts et de *dianas* rayés, fut homérique. Les pompiers, appelés en catastrophe, déversèrent des mètres cubes de mousse, arrosèrent les assaillants avec des jets d'eau à haute pression, et, d'une manière générale, inondèrent tout, selon leur habitude. Les humains glissaient là-dedans, s'étaient étalés sur le carrelage, tandis que les singes, à quatre pattes, faisaient du patinage artistique. Les journalistes, juchés sur des comptoirs, filmaient tout ça pour la postérité.

Puis un Beluga se posa en catastrophe, rata la piste à cause des rafales, défonça les clôtures du côté nord et s'arrêta sur une petite route. Les singes, que l'on avait réussi à chasser des bâtiments, reculant vers les pistes, mais entraînés malgré eux par la tempête, se ruèrent dans cette direction-là, contournèrent le géant désespéré, franchirent la brèche et se répandirent dans la campagne. Le vent les poussa vers les hauteurs de la ville. Ce soir-là, les habitants des faubourgs virent ainsi passer dans les rues des multitudes de petits monstres pleins de mousse, hurlants et d'humeur vindicative. Et tous ces singes, absolument tous, finirent, complètement exténués et à bout de patience, par nous tomber dessus. « Voici les ouvre-boîtes ! » annoncerait le baron.

À l'aéroport, les journalistes s'étaient précipités vers le Beluga. Mais, comme il n'y avait rien à voir d'autre qu'une pelleteuse en train de creuser un jeu de tranchées devant les trains de l'avion, ils rentrèrent bientôt se mettre à l'abri, découvrirent une machine à café, se rassemblèrent autour et se posèrent la grande question de la soirée : d'où venaient ces singes extravagants ? Et où étaient-ils maintenant ?

Les deux réponses vinrent assez rapidement. D'abord, ils provenaient d'un bateau qui ne bougerait sans doute plus jamais, mais qu'on alla regarder tant qu'il y avait encore un peu de lumière pour le filmer, et des vagues pour le rendre photogénique ; ensuite, ils étaient en train d'attaquer le camp des clandestins.

Les singes contre les négros ? Ou alors : singes et négros ligüés contre les gardiens de l'Europe ? Personne ne le dit tout haut tellement c'était évident, mais c'était là qu'il fallait être ! Il y aurait du symbole à foison, des sujets à ne plus savoir qu'en faire, des petites histoires pour une semaine entière, et des photos à vendre bien cher aux magazines. Vite, fonçons ! Aussi sec, tous ceux qui n'étaient pas allés au cargo abandonnèrent le ministre, lequel comprit cependant qu'il aurait grand intérêt à se tenir lui aussi informé de ce qui se tramait là-bas, et y dépêcha par conséquent deux assistants. Les députés, du

moins ceux que les singes et le cactus avaient épargnés, suivirent les assistants. Les autres remplacèrent les journalistes autour de la machine à café. Puis les lumières s'éteignirent ; tout le monde poussa un cri. Hi !

V

À cette époque et dans cet univers, le Centre d'Identification et d'Expulsion de Lampedusa était entouré de grilles surmontées d'une frise de barbelés, dans laquelle circulait de l'électricité. Ce qui faisait dire à la Gauche italienne qu'on parquait là-dedans les humains comme des bestiaux, que c'était un scandale énorme, qu'on n'avait plus vu ça depuis le Fascisme, etc. etc.

Du reste, il y avait toujours une petite troupe de ces idéalistes à tourner devant les portes, avec pancartes et banderoles. Ils avaient été souvent délogés, mais ils revenaient, avec leurs caméras, leurs ordinateurs, et reprenaient leur siège. Toutes les vidéos qu'ils envoyaient en temps réel à des serveurs installés dans des paradis numériques les rendaient intouchables : la première fois qu'ils s'étaient fait matraquer par la police avait été aussi leur heure de plus grande médiatisation ; l'Europe entière avait découvert à cette occasion ce qu'avait ordonné le ministre italien de l'Intérieur, et comparer ses dires aux faits. Bien entendu, quelques têtes avaient sauté chez des lampistes.

Mais ces braves défenseurs des droits de l'homme ne voyaient pas tout, et ne pouvaient donc tout enregistrer. Les gardiens du camp, qui, étant humains, disposaient d'un cerveau de bonne capacité, eurent tôt fait d'identifier les angles morts, les espaces non surveillés par ces affreux gauchistes bios, et, du coup, ne se privèrent jamais d'y sévir, en toute impunité médiatique. C'est dans une de ces zones qu'ils qualifiaient de *libres* qu'une des équipes de jour avait tenté de violer la fille dont Primo avait pris la défense.

L'électricité ne rôdait pas seulement dans les clôtures ; elle présidait encore aux accès. L'entrée principale, devant laquelle se tenaient les manifestants, était un sas à véhicules dont les deux portails se commandaient depuis un bureau voisin. Ils étaient maintenus fermés par un jeu de serrures magnétiques dont la force de garde totale frôlait les deux tonnes. Une foule n'aurait pu les ouvrir. Une petite porte latérale, qui livrait passage aux humains, n'était certes maintenue fermée que par une seule de ces serrures, mais on n'aurait pu s'y presser en assez grand nombre pour vaincre sa résistance. Sinon, ce passage ne s'ouvrait qu'avec une carte.

Enfin, l'électricité inondait tout le camp et ses abords sous une lumière crue. Jusque dans les bâtiments, où la nuit n'était pas tolérée. Nulle ombre, nulle intimité, nul secret, nul relâchement jamais. On y dormait sous les feux des lampes au sodium.

Aussi, lorsque la lumière fut coupée, et que toute l'île s'éteignit, ce fut, comme à l'aérogare, un seul cri dans la foule des internés, une seule clameur. Et tout de suite, des mains se tendirent vers les grilles.

VI

« Nous sommes partis d'une Terre dans laquelle nous étions nés, et nous voici, après avoir transité par votre moulinette, sur une Terre plus jeune, légèrement différente, et dans laquelle nos gènes n'ont aucune histoire. Expliquez-nous. Il y a donc plusieurs univers ?

— Pas tout à fait, Lucas. Du moins, pas dans ce secteur-ci de l'existence. Dans d'autres oui, mais pas ici. Ici est le monde authentique.

— Mais la Terre de nos origines ?

— Était, elle aussi, un élément du monde authentique. Disparue dans le futur.

— Comment vous, Baron, programme, qui avez donc été créé par quelque puissance, comment pouvez-vous agir à travers les temps d'un univers dont vous n'êtes pas le maître ?

— Simple question de technique. Arrive un stade où mondes authentiques et mondes simulés n'offrent plus aucune différence de nature. Vous savez, rappelez-vous de quoi sont faits, en définitive, les atomes... Du vide, avec, au

milieu de ce vide, des morceaux de rien qui véhiculent une seule chose : une façon d'être. Plus vous agrandissez votre loupe, plus ce qui vous semblait solide disparaît, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que l'éclat fugace d'un l'on-ne-sait-quoi qui est passé par là, et qui n'est rien de nommable, au sens où Adam *nommait* les choses, dit-on... Ces briques ne sont pas de notre monde. Ou plutôt, nous ne sommes pas de leur monde, Lucas. Mais nous avons appris à les lire, et à les interpréter à notre manière, qui est celle de Cécile : *ce que je dis advient*. Voici qu'aujourd'hui je crée à peu près tout ce que je veux. Les Africains en ont eu l'intuition. Un jour, vous mettrez des formules là-dessus ; le ciel se déchirera, et vous serez seuls comme jamais.

— En somme, au sein même du monde authentique, vous nous trimballez.

— J'ai posé, aux origines de la vie, des tracteurs dont la partie visible sont les Portes. Ces tracteurs, vous les avez suivis. Ils vous ont menés dans la Plume ; ils vous ont menés ensuite à faire un choix : vous par ce côté-ci, Niko et Évika par ce côté-là. Puis ils ont replongé aux origines de leur insertion, et vous les avez suivis, en émergeant au meilleur moment possible. Vous auriez pu débarquer en pleine Renaissance, ou bien au Mésozoïque, alors estimez-vous heureux de n'avoir pas même changé de siècle !

— Pourtant ce monde-ci est différent du mien d'avant !

— Parce qu'en revenant à leur point d'entrée, les tracteurs, pour des raisons

évidentes mais que vous ne comprendriez pas, agissent sur l'environnement. L'histoire qui se déroule après leur retour ne peut pas être celle qui s'est déroulée après leur arrivée première. Mais, à ce détail près, dites-vous que vous avez arpenté une boucle de rétroaction.

— Nous apportons donc en cet instant des informations et des ordres qui influenceront sur la suite. Nous sommes des perturbateurs, je le disais bien !

— Non, pas du tout. Nous espérons bien que vous serez des *régulateurs*, et qu'aucune fatalité transcendant les univers ne poussera cette humanité à retomber dans le destin dont on essaie de l'extraire.

— "Nous" c'est qui ?

— Moi, et puis Guy. Maintenant, regardez ! »

Nous étions devant les portails. Autour de nous, la foule se taisait. Quelques personnes s'essayaient à l'escalade des clôtures, mais sans grosses motivations : en effet, où seraient-elles allées, ensuite ? Lampedusa est une île, et l'on n'en part pas sans papiers. Notre cas, bien sûr, était différent. Mais nous voulions sortir par la grande porte, devant les caméras, et avec l'accord des autorités, même si, pour l'arracher, il nous faudrait l'extorquer en les menaçant de quelque chose de pire que six clandestins régularisés. Il faudrait faire un scandale. Internet pourrait nous aider.

La nuit était tombée pour de bon. Dans les lointains, quelques vagues lueurs indiquaient qu'il y avait, quelque part, une région où la table du Baron ne pesait pas ; et cette région s'illuminait à présent d'une pourpre crépusculaire.

Les éclairs frappaient les nuages sans interruption. L'île était tout entière à la merci de la foudre, qui tendait sur le paysage un lacis de racines stroboscopiques, assourdissantes au milieu du grand silence laissé par la tempête qui s'était retirée au ciel – le vent était tout à fait tombé.

Dans cette immense caverne creusée entre la mer et les nuages, Lampedusa flottait, transpercée d'arcs électriques. Et, dans ce moment étrange, un peu irréel, de cette nuit hachée d'éclairs qui faisaient danser les ombres, des masques apparurent tout autour de nous. Des masques avec de grands yeux étonnés. Ils passaient à hauteur de nos jambes, et nous dévisageaient, comme si nous avions été des statues dans un musée. C'étaient les singes...

Il escaladaient les clôtures, le portail, le sas, et tous venaient dans la cour. Il y en avait qui faisaient la haie de part et d'autre de notre groupe. Il y en avait qui s'étaient assis sur mes pieds, et me tenaient les orteils au chaud. Comme des frises, leurs visages bordaient les murs, s'alignaient au pied des

grillages. Chaque éclair en illuminait une rangée ; et toutes ces bêtes, absolument toutes, finirent par ne plus regarder que Karine, qui en bredouilla.

Ce fut la nuit la plus étrange de toutes mes existences. Le ciel, peu à peu, se vida de ses nuages, tandis qu'au-dessus, toujours le sable passait, qu'éclairait à peine une lueur venue d'occident. Aucune étoile, aucune lune n'arrivait à franchir cette couche-là, épaisse – on le sut quelques jours plus tard – de vingt kilomètres.

Voici comment les choses se passèrent : tout d'abord, comme je l'ai dit, la tempête s'arrêta. Les quatre tornades qui tournoyaient autour de l'île se rétractèrent dans leur table nuageuse, qui commença dès lors à ralentir sa rotation et à s'effiloche. Puis, à mesure que le couvercle se disloquait, les éclairs se firent plus rares, et cessèrent absolument vers minuit. Dans le noir, on entendait bruire les singes.

Ensuite, l'électricité fut rétablie, depuis un groupe électrogène qui se mit à gronder derrière les bâtiments. Un éclairage de secours se répandit le long du périmètre. Les gardiens découvrirent alors que la cour était envahie de bêtes. Et toutes, donc, regardaient Karine, attendant d'elle on ne savait quoi.

« Voici vos ouvre-boîtes » murmura le Baron, en se cachant derrière Arturo.

VII

Le matin n'apporta aucun changement. Des pannes dans le système de surveillance nous avaient interdit l'accès aux dortoirs. En outre, les cuisines n'avaient rien livré. Nous avions tous faim, froid, soif et sommeil.

La nouvelle de la présence au camp d'un ou deux milliers de petits singes avait été transmise à Rome, à la suite de quoi les surveillants avaient reçu l'ordre stupide de les chasser ; ordre qu'ils s'étaient empressés d'ignorer, n'ayant pas même essayé de faire semblant. Au-dessus de nous planait le Sahara, en route pour l'Europe.

Nous eûmes un peu de soleil, entre le moment où il sortit de la mer et celui où il s'ensabla dans les nuages. Avec le jour commencèrent les activités de déblayage.

La relève des gardiens rapporta ce qui se passait en ville : les rues étaient inondées, le port était un tas de boue, il y avait des moraines de gravats dans chaque virage, et personne n'avait dormi. Des bruits venant de l'aéroport semblaient indiquer que l'on dégagait la piste. De fait, un premier avion, un vol militaire, apparut dans le ciel vers neuf heures. Il déposa le ministre italien de l'Intérieur qui vint fusiller du regard les singes indifférents. Quelques avions privés suivirent, qui débarquèrent de la presse.

La Croix-Rouge parla d'intervenir, pour nous distribuer vivres et couvertures. L'état d'exception qui régnait sur l'île, suite à toutes ces arrivées gouvernementales, internationales, géologiques et zoologiques, fit que cette proposition fut, non pas refusée, mais reculée, remise à un autre moment, quand le planning de la Sécurité serait moins chargé. Nos ventres grondèrent ; ceux des singes aussi.

Alors des écologistes débarquèrent, en provenance du Parlement Européen. Et le ministre italien de l'Intérieur, qui n'avait pas prévu de rester si longtemps, fut obligé de se défendre de toutes sortes d'insinuations lancées en anglais, en allemand, et même en français, que deux interprètes traduisaient en hurlant dans la langue de Verdi. En hurlant, oui, car les singes avaient commencé à s'impatienter, et le faisaient savoir. Peut-être demandaient-ils des croquettes. Primo tendait l'oreille désespérément, et ne saisissait qu'un mot sur cinq.

Cependant, voici ce qu'on nous rapporta : les singes naufragés appartenaient pour une bonne partie à une espèce menacée, qui est le *diana*. Les écologistes eurent tôt fait de rappeler à qui voulait l'entendre que lesdits *dianas* (on ne ricane pas) étaient sur l'annexe I de la CITES, convention sur la réglementation du commerce et du trafic d'animaux sauvages menacés d'extinction, et signée par quatre-vingts pays, dont l'Italie (partie numéro 52) et la Guinée (partie numéro 72). Or, l'annexe I porte sur les animaux dont il faut

absolument interdire toute mise en danger ; à charge pour les pays signataires d'adapter leur législation en conséquence.

Nous avons donc, sur un territoire italien, outre les vervets qui ne risquent pas de s'éteindre, un demi-millier de singes référencés sur l'annexe I, rescapés d'un naufrage, et réfugiés, voyez-vous ça et quel mauvais goût, dans le Centre d'Identification et d'Expulsion de Lampedusa, dans l'espoir, peut-être, d'échapper ainsi à leur sinistre destinée d'animaux de laboratoire. Le buzz monta, divers noyaux de scandale menacèrent d'exploser, et les ferries catamarans qui reliaient l'île à la Sicile apportèrent de plus en plus d'activistes très remontés.

Le ministre italien de l'Environnement fut donc invité à se présenter à l'accueil. Un avion le déposa vers deux heures après midi. On organisa une conférence de presse devant les portes du camp, avec, devant le ministre, mais derrière des barrières, un petit millier de manifestants et de journalistes, et, dans son dos, enfermés derrière des grilles, trois milliers de réfugiés, humains et simiens mélangés. Les caméras qui filmaient l'orateur montrèrent dans l'arrière-plan un primate accroché aux grilles au milieu de centaines d'autres spécimens de diverses espèces. C'était Karine, qui, toute seule comme une grande, montait peu à peu en pression, et, de blanchâtre, devenait cerise. Jusqu'au moment où elle hurla d'indignation, et les micros ne purent faire autrement que l'entendre. Le ministre se retourna, malheureusement pour lui, car c'est ce qui le perdit.

Il était en train de certifier que oui, blablabla, tous les *dianas* seraient récupérés et transférés en Afrique aussitôt que possible, le temps pour ses équipes de trouver une solution en concertation soit avec la Guinée, soit avec le Sénégal ; quant aux petits singes verts auxquels tenaient tant les défenseurs des animaux, parce que ceux-ci n'étaient protégés par rien, le ministre s'engageait, etc. etc. etc... Etc. À ce moment-là, venant du zoo derrière lui : « NON MAIS ÇA VA BIEN, OUI ?! » Karine, rouge de fureur, devint d'un coup l'unique cible des caméras.

Les petites bêtes la regardaient, comme de juste ; les prisonniers se mirent à la regarder aussi. Donc, au moment où le ministre se retourna, voici ce qu'il découvrit : Karine, qui le fixait d'un regard enragé, tandis qu'elle était l'objet de toute l'attention des singes comme des humains. « Ils en ont, de la chance, ces animaux, à vous entendre ! Mais, indépendamment du fait que tout ceci n'est qu'un gros tas de promesses, vous êtes en train d'affirmer, sans honte aucune, que les singes, à la faveur d'une décision qui les protège eux, n'iront pas en Libye ? Ils n'iront pas, comme nous autres, crever au fond du Sahara ? »

Karine se souvenait que, dans notre passé à nous, en février 26, la Cour Pénale Internationale avait condamné la France, la Libye et l'Italie pour génocides au pluriel. Trois présidents avaient été entendus dans cette affaire

qui traînait depuis une décennie, et que les organisations de défense des droits de l'homme avaient eu le plus grand mal à médiatiser : l'Europe, se débarrassant de ses clandestins en Libye, ne pouvait pas ignorer que les Noirs y étaient parqués dans des camps abominables, qu'on vidait régulièrement dans le désert. À la frontière avec le Niger, les camions s'arrêtaient : ceux d'entre les expulsés qui avaient encore quelque argent restaient à bord, mais ceux qui n'en avaient plus descendaient. Après ce joli tri, les camions faisaient demi-tour, et larguaient les heureux survivants dans un endroit discret, mais vivable, avant de rentrer à vide, mission accomplie.

Les organisateurs de ce beau racket avaient donc, dans l'affaire, touché de l'argent, économisé beaucoup d'essence puisque les camions n'étaient pas allés jusqu'à leur destination officielle (essence qu'ils pouvaient donc faire disparaître de manière plus juteuse), et ils s'offraient encore le petit plaisir de harceler ceux-là mêmes que les conducteurs venaient de libérer, en mettant flics ou bandits à leurs trousses. Dans ces fructueuses combines, policiers et gardiens de camps étaient, dit-on, mouillés jusqu'au képi. Il y avait comme ça, dans le sud libyen de mon ancien futur, une couche fossilifère en formation.

Certaines choses ne changent jamais, semble-t-il. Dans ce monde-ci, les clandestins sub-sahariens qui nous entouraient chuchotaient, eux aussi, de semblables horreurs. Voyez donc le courage qu'il faut alors pour tenter

l'aventure malgré tout, quand vous savez que la mort, qui vous a décimés à l'aller, vous massacrera au retour si vous avez la malchance d'être sélectionnés pour la Libye.

Cette destruction des humains au fond du désert, c'était là une des activités occultes du Centre d'Identification et d'Expulsion de Lampedusa ; les fonctionnaires qui désignaient tel ou tel pour le voyage en enfer ne pouvaient pas prétendre l'ignorer. Cependant, pour franchir le pas de la désobéissance, il leur manquait d'être mis en face des ossements de ceux qu'ils triaient.

Karine : « Vous osez dire ça devant nous, qui partons, peut-être, demain, pour les camps du Sahara ?! » Ceci était une question toute rhétorique, et n'attendait aucune réponse. Mais les spectateurs, qui n'en savaient rien, crurent que le ministre allait réagir ; alors, évidemment, ils le regardèrent... Toutes les têtes, celles des vervets, celles des *dianas*, celles des humains et même celles des gardiens, quittant Karine, se tournèrent vers sa tête à lui, ministre du gouvernement italien, et attendirent, les yeux arrondis, qu'il parlât.

Il en eut le souffle coupé. De se voir maté, reluqué, zyeuté et observé par autant d'espèces engrillagées lui mit les jambes en compote. À la recherche d'un peu d'aide, il se tourna vers son confrère de l'Intérieur, qui se faisait traduire la dernière tirade, mais on l'ignora avec application. Il se retourna vers

Karine, qui l'acheva : « Remarquez, moi je m'en fous, personnellement... J'ai beaucoup vécu ». Et, en écoutant cette fille splendide et jeune encore, lui annoncer qu'elle ne parlait pas pour elle, ce fut, pour le ministre, la révélation d'une carrière entière passée hors des chemins droits.

Le lendemain, les journaux afficheraient en première page une photographie qui deviendrait vite aussi célèbre que les meilleurs clichés de McCullin : Karine, les mains aux barreaux, le visage entouré par une cinquantaine d'autres mains de toutes tailles et couleurs ; des mains d'hommes, de femmes, de singes verts ou rayés ; et tous les visages qui allaient avec ces mains regardaient vers l'objectif, car le photographe s'était trouvé au meilleur endroit possible, avec le ministre entre lui et la fille. Impeccable mise en image de la mauvaise conscience.

Les titres seraient à la hauteur du visuel : « Ein Lager in Europa », « Refugees vs. Ministers », « Freedom in Lampa », ou encore : « Gli Innocenti » ; et aussi, à propos du ministre : « Road to Damascus », « Foudroyé comme saint-Paul ! »... Mais ce politicien, qui, depuis toujours, comme tout Italien, comme tout Européen, avait eu sous le nez le problème des migrants, qui gratte beaucoup et dont on ne sait comment le résoudre sans fâcher des dictateurs, ce ministre fit donc plutôt comme saint-Augustin : il n'y tint plus, et se convertit. Bien entendu, il perdit son poste dans la minute qui suivit.

L'apostrophe de Karine fit le tour de la Terre à la vitesse d'Internet. Le ministre tenta une dernière défense : « Mon enfant, vous êtes bien gentille, mais l'Europe ne peut accueillir toute la misère du monde, vous le savez bien...

— Vous avez signé la convention de 1950, ou pas ? Gros comique !

— L'impolitesse, mademoiselle, est l'arme des faibles !

— Elle est surtout le ciment de vos paroles ! Respectez vos principes, et cessez de nous prendre pour des billes ! Vous avez signé, bon sang ! Cette considération que vous accordez aux singes, vous la refuseriez aux humains ? N'apprenez-vous donc rien du passé ? » Et ce ministre baissa un instant les yeux, parce que lui savait son Histoire. Il voulut se reprendre, mais Karine continua :

« Si vous méprisez les anciens pactes signés par nos pays, quel espoir restera-t-il aux gens ? Et à quoi bon continuer, alors, à prétendre faire de la politique ? Toute croyance en l'Italie cesserait d'être, et qu'est-ce qui sauverait ce pays d'une sécession, d'un émiettement ?

— Vous avez le choix » intervint Primo, très photogénique, lui aussi, grâce à ses coquards et à son museau silonné de sang séché. « À cet instant, ici, vous avez le choix entre continuer à être le pantin d'un gouvernement qui, de toute évidence, ne se soucie aucunement de la dignité de ceux qu'il emploie, ou bien faire l'homme. Les journalistes attendent votre décision, Monsieur.

— En général, continua Cécile, les gens ont effectivement le choix ; soit ils se laissent faire, ils se laissent aller par la plus grande pente, qui est celle des facilités, des passe-droits, des reptations diplomatiques, et, pour finir, de la baïonnette ; soit ils se redressent et convoquent les anciennes morales qu'on leur a inculquées dans leur jeunesse ; alors ils marchent debout, et le chaos est temporairement repoussé ». C'est en effet aussi simple que ça.

Je pris la parole à mon tour : « Jusqu'à quand continuerez-vous à vouloir marcher sur la tête des autres ? Jusqu'à quand, vous là-dehors, vous obstinerez-vous par tous les moyens à être *plus* que ceux qui vous côtoient ? Quel plaisir pensez-vous retirer à saboter la carrière de ceux qui vous suivent ou qui vous précèdent, ou à mentir pour vendre toujours plus ? À exploiter les richesses de ceux qui vivent sur les gisements, sans rien leur accorder ? À siphonner l'argent depuis la poche des faibles pour le déverser dans la poche des gros ? Vous n'avez donc jamais honte ? Tant que vous tous, derrière ces grilles, continuerez ainsi, à votre petite ou grande échelle, à pourrir l'existence de milliards de gens, proches sous-traitants ou villageois lointains, alors les perdants, et aussi tous ceux qui ne veulent plus jouer à votre jeu vicieux, ou ceux qui n'ont pas seulement pu éclore, tous, déchets de votre course immonde, s'entasseront encore et encore et encore. Les montagnes qu'ils forment peu à peu vous étoufferont ! Voyez où ça finit, un éboulement de déchets en provenance du

grand tas de merde : regardez-nous ! » Et toutes les caméras zoomèrent sur ce qui se tenait derrière les barreaux. « Toute la nature, toute la vie, tous les pauvres gens vous somment d'arrêter. Soyez enfin décents !

— Sinon, ça va chier, bande de proctonautes ! » conclut Hassan élégamment.

Bien sûr, si nous avions eu devant nous un porte-parole de gouvernement, c'est à dire quelqu'un capable d'énoncer toutes sortes de mensonges et d'horreurs avec un air poli et convaincu, nous n'aurions pas fait le poids. Mais c'était un ministre de seconde classe que nous avions en ligne de mire ; un petit, une « plante verte » comme on dit : c'est à dire une personne qui, on pouvait le supposer, travaille plus qu'elle ne ment. Nous pouvions donc espérer toucher son esprit.

Du reste, cette belle harangue un peu naïve le fit hésiter. L'argument qu'il allait nous servir fut remballé, et remplacé par un silence de trois secondes. C'est alors que le ministre de l'Intérieur surgit à l'image, très énervé par toutes nos simagrées.

« Et vous voudriez qu'on fasse quoi ? Qu'on vous libère ? L'Europe serait envahie, c'est ça que vous voulez ?

— Ce qu'on veut surtout, répondit Arturo, c'est ne pas aller crever au Sahara. Rien de plus pour le moment. C'est si compliqué à comprendre ?

— Vous racontez n'importe quoi ! Vous répétez des ragots qui traînent sur Internet, et qui n'ont, je l'affirme bien haut et sans peur de me tromper, aucun fondement ! Comment pouvez-vous croire un seul instant que l'Italie passerait un contrat avec un pays qui abandonne des clandestins dans le désert ?

— Personne ici ne trouverait cela très étonnant...

— Mensonge ! La gauche italienne a toujours été aveuglée sur ce sujet ! Avec son humanisme bêlant, si on l'avait écoutée, et surtout si on n'avait pas contré ses mesures calamiteuses par des actions réalistes, *tout simplement* réalistes, l'Italie serait aujourd'hui une extension du Maghreb ! Une extension, entendez-vous ? Eh bien les électeurs n'en veulent pas, et ils ont raison ! Comment voudriez-vous qu'on fasse pour encaisser l'afflux de millions de gens sur nos terres, quand nous-mêmes manquons si cruellement d'emplois ?

— Quel mélange ! Quelle soupe ! Mais ce n'est pas ce qu'on vous demande, bon sang ! On veut juste ne pas aller nourrir l'ossuaire du Sahara. Je suis sûr que le HCR aurait des choses à dire...

— Le HCR ! Pah ! Ils écoutent un peu trop les affabulations de prétendues victimes. Il n'y a pas d'ossuaire dans le Sahara¹ !

— Sur votre honneur, vous le jurez ?

— Il n'y a pas d'ossuaire dans le Sahara ! Vous délirez ! Ou bien vous mentez !

— Sur votre honneur, Monsieur ? Il n'y a pas d'ossuaire ?

— Vous êtes Blanc, vous risquez quoi ? Et puis d'abord tout ceci n'est que de la diffamation ! Arrêtez d'affirmer des choses que vous ne pourriez prouver !

— Ah mais nous n'affirmons plus rien, Monsieur, puisque vous nous jurez que ! Car vous le jurez, n'est-ce pas ? Il n'y a pas d'ossuaire dans le Sahara ?

— Il n'y a pas d'ossuaire dans le Sahara.

— Vous le jurez ? Sur votre honneur, devant nous tous ? Les Noirs les Blancs ?

— Je n'ai pas à jurer une chose pareille, puisque c'est faux !

1 Il se trouve quand dans un monde parallèle, qui est celui des lecteurs, des témoignages tendraient à suggérer que les expulsions vers le Niger depuis la Libye ne sont pas toutes moralement nettes. Le voyage, parfois, s'arrête à la frontière. La suite à pied ?
<http://fortresseurope.blogspot.com/2006/01/download-libya-2007-report.html>
Voyez page 23. D'une manière générale, le blog *fortresseurope* n'est pas inutile à lire ; multilingue, avec vidéos, textes, sons et photos, son contenu n'a pas encore été démenti.
Sinon, il y a aussi ceci, qui concernerait le Maroc et l'Algérie :
http://www.interet-general.info/article.php3?id_article=5511 ping-pong mortel aux frontières.
On peut lire l'original sur lemonde.fr, et des copies circulent. Tout ceci, finalement, n'est pas surprenant. Qui peut dire combien de corps reposent dans les sables ?

— Qu'est-ce qui est faux ? Qu'il n'y a pas d'ossuaire ou qu'il y en a ?

— Vous m'excuserez mais vous me laissez ! Je ne peux me permettre de passer tout mon temps à essayer de calmer votre délire ; croyez donc ce qu'il vous plaît de croire, moi j'ai des choses plus tragiques à gérer ! Catane est sous une pluie de graviers, voyez-vous ? C'est un peu plus important, n'est-ce pas, que vos sales insinuations. Je ne vous félicite pas !

— Monsieur le ministre !

— Monsieur le ministre ! »

Mais, fendant la presse qui l'interpellait, monsieur le ministre coupa net, et ne se retourna pas.

Handicapés de la morale par le système des partis qui les oblige à d'abord combattre, s'il veulent progresser, non pas les ennemis du clan d'en face mais leurs propres camarades, ils n'ont bientôt plus ni foi ni parole, et finissent par ne plus faire que sinuer, mentir et omettre ; adeptes de la grosse langue de bois, voilà presque tous les politiciens. Pour les parents, avoir un gosse qui se lance dans ce métier est assez déshonorant, même si c'est lucratif. Nous n'avons donc pas réussi à faire jurer ce ministre-ci, mais il nous en restait un, de l'Environnement, fort occupé à répondre à quelques journalistes, et quand Cécile lui fit signe, gentiment il s'approcha d'elle.

« Et vous monsieur, jurez-vous que nous ne serons pas abandonnés au fond du Sahara ?

— Certainement pas ! Des ONG viennent de m'apprendre que les probabilités sont fortes pour que ce que vous me dites soit vrai.

— En d'autre termes ?

— Je ne jurerai pas qu'il n'y a pas d'ossuaire au fond du Sahara. »

Voyant l'effet qu'avaient ces paroles sur les journalistes et les manifestants, qui n'en revenaient pas, le ministre en remit une couche : « Aussi, et bien que ce domaine ne soit pas de ma partie, je préconiserais d'instaurer un moratoire sur les expulsions à destination de la Libye, et de traiter les humains ici présents au moins aussi bien que nous allons traiter les petits singes ! » À cette seconde, cet homme, qui venait de retrouver sa dignité et s'émerveillait d'en découvrir la saveur, perdit son poste, ramassa toute la gloire, et fut ovationné en direct sur huit chaînes et cinquante sites de diffusion vidéo.

On raconte que le Président du Conseil, qui suivait la reddition de son collaborateur sur un ordinateur, de rage balança l'objet par une fenêtre ouvrant sur le jardin ; la pauvre machine s'écrasa huit mètres plus bas dans un coûteux cabriolet qui stationnait en-dessous, causant de regrettables accrocs à la sellerie, rayant le tableau de bord et tuant un innocent petit chien qui faisait la sieste sur le siège passager.

Or, c'étaient là le cabriolet et le délicat bichon d'une des conquêtes du grand homme. Drame dans l'antique demeure ! Hurlements, imprécations, vases renversés, canapés troués par vengeance, tableaux lacérés et claquements de portes définitifs. L'horreur toute crue d'un après-midi d'hiver mal engagé, lorsqu'une nuit rouge tombe à midi, que les sondages dégringolent, qu'il pleut des cailloux, que les écolos font chier et que les ministres délirent au milieu des singes.

VIII

« Quelle bon dieu de partie d'échecs ! C'était torride ! Ah, Karine et Cécile, honneurs de notre jeu, ô mes belles reines, venez que je vous habille d'écarlate ! » Le Baron en fleurissait de bonheur. Évidemment, il y avait de quoi s'extasier : la première avait attaqué par une ouverture magistrale ; la seconde avait arraché la victoire, en poussant l'adversaire à renverser lui-même son propre Roi.

La dernière fois que notre équipe avait réussi à ce point son coup d'éclat, Phalaris en avait perdu la vie. Mais, ici comme alors, la réussite dépendait d'une paire de conditions toutes simples : il faut être audible et il faut être compris.

C'est à dire que les causes pour lesquelles vous combattez doivent avoir d'abord mûri dans l'esprit du public, qui toujours décide de tout ; puis vient un groupe ou un individu qui, en cueillant le fruit au moment exact, crée l'évènement, rafle toute la renommée, et tourne la page d'un grand coup ; et tant pis pour les innombrables petites mains qui auront fait auparavant l'immense travail de préparation.

Avec de grand gestes, le Baron fit apparaître de grandes boîtes ; puis, avec de petits gestes, il fit apparaître de petites boîtes. Les grandes contenaient des robes blanches éclaboussées de rouge, très modernes, très révolutionnaires, qui faisaient songer au visage de Primo ; les petites dévoilèrent bijoux et bottines. Les filles allèrent s'habiller derrière un paravent constitué par Hassan, Arturo, et un club de fortes matrones.

Quand elles revinrent vers le portail, elles firent sensation. Les immigrants s'écartèrent, les petits singes se mirent au garde-à-vous, les appareils photo mitraillèrent, et le ministre de l'Environnement éclata de rire : « Un défilé de mode, jusqu'ici ! » Il trouvait l'idée excellente. Nos reines écarlates prirent la pose. De l'autre côté des barreaux, des activistes enthousiastes vinrent se menotter à leurs pieds. Alors le ministre se fit prendre en photo devant les enchaînés et leurs égéries. Bientôt, à Bruxelles et dans tout le Parlement de Strasbourg, on se rinça

l'œil, dans les couloirs, les salles des commissions et jusque dans les hémicycles, en regardant les centaines d'images de ces deux filles sexy et sanglantes que délivrait un Internet frénétique, en train de buzzer à mort.

Puis le soufflé retomba. Douze heures plus tard, il n'y avait plus un chat auprès des grilles. Les journalistes avaient remballé leurs affaires, tous les politiques étaient repartis ; ne restaient à voir que des enchaînés qu'on déchaînait et qui se renchaînaient bientôt, pour le plus grand ennui des chasseurs de scoop qui détestent rien tant que les répétitions.

Mais le scandale du Sahara avait maintenant gagné sa vie propre ; il s'était déplacé sur la terre ferme, où les journaux et les faiseurs d'opinion l'alimentaient d'abondance avec des révélations fracassantes plus ou moins fabriquées. Il devint vite évident que nous ne resterions pas longtemps derrière nos grilles. Et c'est ce qui arriva, un lundi.

On nous remit de l'argent, des papiers provisoires – qu'il faudrait s'échiner à transformer en véritables autorisations de séjour, et des billets combinés bateau + train pour nous emmener au diable via la Sicile. Bien des immigrants nous accompagnèrent ; Lampedusa se vida, pour quelques heures.

Ensuite, eh bien nous avons tourné, viré, et finalement nous avons quitté l'Europe ; il était décidément trop difficile, hors champ des caméras, de rester sur ce continent, où les administrations nous promènèrent de bureaux en centres de rétention, sans jamais régler notre cas, mais en faisant tout pour étouffer l'affaire et nous envoyer pourrir dans le néant des invisibles. Naturalisés ? Jamais ! Puisque nous n'étions de nulle part... Aussi tentâmes-nous notre chance en Afrique, et le premier État auquel nous demandâmes l'hospitalité nous accepta tout de suite.

